Marbriers Provençaux
du XVIII[e] siècle
Les Fossati

Cette dynastie de marbriers, à la fois négociants en marbre et sculpteurs, comporte 3 noms principaux : 1°) *Sylvestre*, fils de Jean et de Fabricia Contestable, signalé à Marseille dès 1693 et encore vivant en 1745 ; 2°) *Dominique*-Honoré, né à Marseille (St Martin) le 18 février 1710, fils de Sylvestre susdit et de Anne-Marie Gaville ou Gavite, mort à Marseille (St-Ferréol) à 82 ans, le 6 avril 1792 ; enfin, à la 3e génération, Christophe-Jean-Marie, neveu de Dominique, né à Marseille (St-Martin) le 7 septembre 1729, fils de son frère Pierre et de Anne Sardy et qui disparaît après 1784. De ces dates il ressort que les œuvres des trois Fossati s'échelonnent exactement sur un siècle.

Sylvestre Fossati était originaire (1) de Moraggia, ou Maroges, village suisse du canton de Tessin, aujourd'hui lieu de débarcadère des bateaux qui font le tour du lac de Lugano, à 8 km. de cette petite ville. Maroges est la patrie des frères Rodari, sculpteurs réputés des XV[e], XVI[e] siècles qui ont donné les plans de la cathédrale de Côme. De tout temps les Luganais ont d'ailleurs fourni des sculpteurs à un courant d'émigration dont un des aboutissants, du moins à la fin du XVII[e] siècle, se place en Provence. En 1698, par exemple, André Paracha, sculpteur de Lugano, passe un prix-fait à Montouroux prés Fayence (Var) pour un bénitier et un maître-

---

(1) D'après son testament du 13 octobre 1728 : arch. B.-d-Rh., et Verdillon, 355 E, n° 494. Voir aussi l'acte de mariage de Dominique Fossati du 3 mai 1745 (Accoules).

autel de stuc (1). Dans le second quart du XVIII[e] siècle le réseau des marbriers luganais s'égrène dans tout le Sud-Est. Ainsi, à Lyon, en 1734, un Michel Perrache est l'auteur de l'autel en marbre de la chapelle du Collège de la Trinité (2). Et est-ce par hasard que Jacques Mazzetti, associé de Sylvestre Fossati, porte le même nom que les sculpteurs Mazzetti, originaires de Rovio près Lugano qui émigrèrent à Avignon vers 1740, après avoir travaillé quelques années à Marseille. Enfin, on a vu que la mère de Sylvestre Fossati était une Contestable ; or, on trouve, vers 1735-1740, un Marc-Antoine Contestable établi comme sculpteur marbrier à Aix (3). Ces émigrants ne perdaient pas d'ailleurs le contact avec Lugano et le courant se renouvela jusqu'à l'extrême fin du siècle par des mariages contractés entre les Fossati de Marseille et leurs cousins de Maroges (4).

***

La première œuvre à laquelle soit attaché le nom de Sylvestre Fossati est le mausolée de Ludovic Habert de Montmort, évêque de Perpignan entre 1682 et 1695, encore existant dans la cathédrale de cette ville. Le neveu du décédé, Jean-Louis Habert, occupant depuis 1689 la charge d'intendant général des galères et fortifications de France, avec résidence à Marseille, c'est certainement par son entremise que Fossati obtint cette commande. Par un prix-fait du 28 août 1697, il fut chargé de l' « architecture dudit tombeau, plus deux petites épitaphes de marbre blanc et noir » ; et il s'était associé à cet effet à l'italien Jacques Mazzetti, sans aucun doute celui-là même qui avait figuré comme témoin trois ans plus tôt au testament de Pierre Puget (1694). Ainsi l'œuvre du grand maître plane-t-elle, comme le modèle suprême, au-

---

(1) Honoré. *Peintres, sculpteur, orfèvres, doreurs en Basse Provence, du XVe au XVIIIe dans Bull, soc. et Draguignan*, t. XXXVI, 1926-27, mémoire 19 de 128 pages.

(2) Audin et Vial. *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art du Lyonnais.* Il s'agit du collège des Jésuites.

(3) Notes manuscrites communiquées le 2 janvier 1934, par le regretté Hyacinthe Chobaut.

(4) Le 10 novembre 1786, contrat de mariage de Joseph Amic de Marseille avec Catherine Fossati de Maroges : arch. B.-d-Rh., et Bergeon, n° 198, f° 206. — Le 7 décembre 1791, mariage de Marguerite Bertrand de Marseille avec Sylvestre Fossati, natif de Maroges : ib., et Rousset, p. 340.

dessus des essais de ces « minores » qui tenteront de la perpétuer tout le long du XVIIIe siècle C'est d'ailleurs à un autre élève de Puget, mais d'une classe supérieure, Jean Garavaque (1), qu'avait été confiée la taille du gisant du mausolée de Perpignan

Sylvestre Fossati était-il, dès son arrivée à Marseille, sculpteur, ou n'aborda-t-il la sculpture que plus tard, ou par l'entremise de ses ouvriers ? Le fait est que le 15 mai 1710 il prend commande (2) du mausolée de Charles-Félix de Galéans, duc de Gadagne, lieutenant général des armées du roi, mort en 1701, Il est vrai que Sylvestre était épaulé de Dominique Magniani de Carrare et surtout que le dessin du mausolée avait éte obtenu par la veuve, Jeanne de Gravé, d'un très grand peintre, Pierre Mignard Sans doute satisfaite de l'exécution architecturale, la veuve, trois ans après, confiait à la raison sociale Fossati-Magniani l'exécution de deux statues en marbre blanc (le duc et la duchesse) sur le modèle de terre par elle fournie. Disparu à la Révolution, ce monument décorait la chapelle du château de Châteauneuf-de-Gadagne; aux pieds du gisant, mort à 84 ans, on y voyait son épouse, vivante, et en prières avec un livre à la main, car elle ne mourut qu'en 1719 (3)

Ayant ainsi pris pied sur le marché artistique de la région, Fossati et Magniani, le 8 janvier 1717, obtiennent commande du mausolée de Cosme III de Valbelle (maréchal de camp de cavalerie et dernier mâle de la branche aînée de cette famille marseillaise), à édifier à la Chartreuse de Montrieu, d'après les dessins d'un peintre de l'ordre bien connu, le frère Imbert de Marseille. La sculpture ne consistait à vrai dire qu'en consoles, festons et une simple urne funéraire ; quant au « petit enfant qui pleure la mort du défunt, il serait par le plus habile sculpteur qui soit à Gênes ou à Masse de Carrera... » (4)

(1) La dynastie des Garavaque fera l'objet d'un article particulier, où le mausolée de Perpignan sera décrit et reproduit.
(2) Prix-fait du 3 juillet 1713, à 1.500 livres : arch. Vaucluse et. Martin, n° 246, f° 234 v°.
(3) Pitton-Curt, *Noblesse du Comtat*, t. II, p. 13.— Courtet., *Dict. géogr. de Vaucluse*, p. 149. — Gimet et Brémond, *Histoire de Chateauneuf-de-Gadagne*, 1935, p. 181.— Ces 3 auteurs divergent sur Jeanne de Gravé que Pitton-Curt dit remaricé avec Antoine de Brouilly.
(4) Arch. du Var, H. 6.

Le frère Imbert se méfiait-il donc du talent de nos sculpteurs locaux ?

***

D'ailleurs l'art funéraire n'offrait pas à cette époque, en Provence, de tels débouchés aux vrais sculpteurs pour qu'une maison pût s'y spécialiser, ou même y trouver une part importante de son activité. C'est donc vers une exploitation bien plus fructueuse que se tournaient les marbriers luganais, en se spécialisant dans la construction des autels en marbre dits *à la romaine*, avec tout ce qu'ils comportaient d'ornements et de statuaire, notamment les deux grands anges adorateurs. Suivant une mode venue d'Italie, ces autels remplaçaient peu à peu les vieux autels en bois sculpté dominés de ces retables monumentaux dont la Renaissance catholique avait tout le XVIIe siècle enrichi nos églises. Un des plus anciens autels à la romaine installés en Provence paraît avoir été celui de Cucuron dont les marbres taillés en Italie furent montés à Aix en 1661 (1). Le premier autel de ce genre auquel Sylvestre Fossati ait mis la main est celui de Saint-Didier d'Avignon (2), dont le dessin avait été donné par le sculpteur et architecte en vogue de cette ville, Jean Péru (14 juillet 1705). Faute de documents, les fournitures de Fossati au clergé nous échappent pour le premier quart du XVIIIe siècle ; mais ensuite on peut les voir se multiplier. En 1724, il fournit une cheminée de marbre à Mgr de Belzunce (3), en 1728 il traite avec les Prêcheurs de Marseille pour le maître autel de leur église et le cadre en marbre du tableau qui le domine (4). D'autre part il paraît avoir eu aussi la clientèle de Madame de Simiane (5), la fille de l'ancien gouverneur Grignan qui faisait alors décorer sa villa de Belombre, située aux bords de l'Huveaune, sous les ombrages du Prado (1731).

(1) Deydier, *Réunions soc. Beaux-Arts départ*, 1909, p. 126 à 138.
(2) Arch. B.-d-Rh., et. Robert Laugier, n° 343, f° 348. Il s'agissait de faire « trois marches de marbre noir, du porte ou du porte vénéré... »
(3) Ib., Evêché, carton 36, liasse 35.
(4) Ib., 23 H. 1, f° 247 v°, les 24 juillet et 13 août. Enlevé à la Révolution, cet autel de Sylvestre Fossati a été remplacé, en 1801, par l'autel des Bernardines, celui-là œuvre de Dominique Fossati exécuté en 1755.
(5) *Correspondance de Madame de Sévigné*, t. XI, p. 55. Lettre du 14 mars 1731, relative à son intendant Lainé et à Fossati.

A partir de cette date Sylvestre Fossati, âgé d'environ 60 ans, passe peu à peu sa clientèle religieuse à son fils Dominique qui n'a que 21 ans, mais s'appuie sur le vieil associé, Dominique Magniani. C'est donc à la nouvelle raison sociale que les Chartreux de Montrieu passent commande le 11 septembre 1734 d'un nouveau mausolée pour leur église. Il s'agit encore cette fois d'un Valbelle, Cosme Alphonse, marquis de Montfuron (? 1690-1733), fils de Léon et de sa 2e femme Antoinette d'Albon et petit-fils du fameux lieutenant de l'Amirauté de Marseille (1). C'était seulement un mausolée de *cœur*, de marbre blanc et noir, surmonté d'une grande urne de marbre jaune de Sicile, le tout disparu en 1791 (2). Mais *l'enfant qui pleure* au tombeau était confié par le frère Imbert non pas au ciseau du jeune Dominique, mais à celui d'Antoine Duparc, le meilleur sculpteur de Marseille, rentré d'Espagne depuis trois ans (3).

C'est de cette époque que daterait le véritable élan de la maison Fossati. Magnani n'est-il pas nommé parmi les artistes auxquels on doit le très riche autel (4), hélas disparu, qui ornait la chapelle de l'ancien collège des Jésuites de la Trinité de Lyon (1737). Cette même année Magnani est cité comme fournisseur officiel de la Cour de France à Carrare. Il en profite d'ailleurs pour faire le trust des marbres, car, dans une lettre à Paris où il annonce la découverte d'une belle carrière, le directeur de l'Académie de France à Rome ajoute que Magnani étouffe toutes les autres carrières pour conserver le marché. Aussi une seule livraison à la Cour lui rapporte-t-elle le 12 avril 1741 la somme de 14.400 livres (5).

D'autres blocs de blanc veiné partent le 28 août suivant, sur la tartane d'un patron d'Arles, pour être livrés à la Chartreuse de Lyon (6). Et l'on est tenté de fixer à cette époque les fournitures d'un mémoire non daté concernant l'autel

(1) Léotard, *Généalogie de la maison de Valbelle*, 1730, p. 373.
(2) Prix-fait publié par Dubois. *La Chartreuse de Montrieu*, dans *Revue Mabillon*, 1935, p. 146 à 148, d'après Archives du Var. H 61.
(3) J. Billioud, *Un sculpteur nomade, A. Duparc*, dans *Bull. Vieux-Marseille*, 1936, p. 17.
(4) Article d'André Chagny, *La consulta de la Cisalpine à Lyon*, dans *Nouvelliste-Dimanche*, 27 Janvier 1937, n° 65.
(5) *Correspondance*, éd. Montaiglon et Guiffrey, t. IX, p. 293, 300, 446 et 456, lettres de février et avril 1741.
(6) Arch. B.-d-Rh., et Lévy-Bram, not. Girard, reçu de 1118 liv.

de la Grande Chartreuse (1). Ainsi les Fossati, sans doute par l'entremise des Chartreux, avaient-ils pris pied dans la région lyonnaise.

Pour autant Dominique Fossati est loin de négliger le marché provençal. C'est d'après ses propres dessins qu'est confectionné de 1740 à 41 l'autel de l'église paroissiale de La Ciotat (2). De 1748 est l'autel de la chapelle du Corpus Domini à la Vieille Major de Marseille, qui périt avec plusieurs travées de la nef de cet intéressant édifice lors de l'érection de la cathédrale actuelle (3). Cette commande à peine livrée, Dominique passait prix fait avec les chanoines de la cathédrale de Grasse pour un autel en marbre de couleurs destiné à la chapelle du Saint-Sacrement qu'il orne encore de nos jours (20 juin 1749). Dans le cartouche central du tombeau, prévu en marbre blanc et vert antique, se détache en relief un agneau pascal. Hélas ! pour Fossati l'exécution du travail n'était pas conforme en tous points au dessin signé par les parties, car de chaque côté du tabernacle, à sa jonction avec le second gradin de l'autel, il y avait à combler un vide de cinq pouces. Il n'en fallut pas davantage pour faire casser le contrat et, après quatre ans de plaidoiries, l'infortuné Fossati dut accepter un énorme rabais du prix initial (2.700 livres au lieu de 4.500). Bon prince d'ailleurs, le sculpteur n'en voulut pas aux irascibles chanoines, et en 1758 c'est encore lui qui acheva le décor de la chapelle, en leur fournissant les escaliers de la table de communion et tout le pavé de marbre du sanctuaire (4). D'une façon générale la clientèle religieuse était alors un nid à procès en raison des exigences de ces corps constitués qu'étaient les chapitres, les ordres religieux et surtout les confréries d'artisans. En face d'eux la concurrence que se faisaient, rien qu'à Marseille et à Aix, une douzaine de marbriers (5), ne pouvait qu'inci-

(1) Bibl. mun., Grenoble, R. 6374 et 6376, mémoire Bizac de 1731 livres.
(2) Arch. mun. La Ciotat DD. 20. Compte du 7 oct. 1740 ; lettre de Bonnet aux consuls du 14 avril 1741 ; lettre des consuls à l'intendant du 9 juin 1741.
(3) Arch. B.-d.-Rh., et Jean, prix-fait du 29 août 1748 et Bousquet, *La Major*, 1857, p. 171.
(4) Arch. comm. Grasse, GG. 39. Convention de rabais 24 sept. 1753.
(5) **A Aix** :
Jean-Baptiste *Cazella*, marbrier milanais (Autel de *Cotignac*, 1762 ; v. Honoré, op. c., p. 46). Autel de St Jean du Faubourg d'*Aix*, 1749: arch, mun. Aix, GG, 143). — Marc-Antoine *Contestable*, travaux de 1735 à 1740 : H. Chobaut, notes manuscrites. — Girolamo *Piccioli* et Domenico *Gemignani* (Gloire de l'autel de St Jean

ter cette clientèle à se montrer de plus en plus exigente. En 1751 Dominique Fossati était en litige avec les confrères du Saint-Sacrement de l'église N.-D. du Rosaire à Forcalquier à cause d'un retard dans la livraison des marbres de leur autel (1). En 1755, c'était au tour du curé de la Madeleine à Martigues qui devait au sculpteur 1.800 livres, reste du prix d'un autel de marbre livré à la paroisse (2). La confection de l'autel de la chapelle des portefaix aux Grands-Augustins de Marseille (l'actuelle église St Férréol) mit en procès Fossati et les prieurs, d'où transaction en 1756. L'année suivante, associé à Ferdinand Bussi de Lugano, Dominique reçoit commande de maître-autel de la nouvelle église de Fayence (Var) au prix de 3.000 livres ; et en 1761 les deux marbriers non réglés devaient recourir à l'Intendant de Provence pour obtenir le solde du paiement (3).

***

Mais voici que la maison Fossati commence déjà à rayonner bien au delà de la Provence et de la vallée du Rhône : elle va trouver les plus larges compensations dans les vastes et riches marchés du Sud-Ouest d'abord, puis de l'Ouest de la France. Dès 1744 les Dominicains de Bordeaux avaient fait appel au sculpteur Jean-Baptiste Péru d'Avignon (1707-1790) pour lui commander le maître-autel qui décore aujourd'hui l'église Notre-Dame de Bordeaux et qui reste un des

---

du Faubourg *d'Aix* : arch. mun. Aix, GG. 156). — *Ricciardi* (Autel de *St-Tropez* : Honoré, op. c., p. 108).

A Marseille :

Jean et Joseph *Bernard* (Autel de la *Grande-Chartreuse* : bibl. mun. Grenoble, R. 6374, mémoire de M. Bizac non daté). — Ferdinand *Bussi* (Bénitier de *Cuers*, 1758 et autel de *Fayence*, Var : Honoré, op. c., p. 43 et testament arch. B.-d.-Rh., et. Verdillon, not. Rancurel, 5 juin 1766).— Emmanuel *Carvallo* (Autel de *Roquevaire*, 1759 : arch. mun. Roquevaire, chap. 2, paquet 28, mandats des 23 nov. 1758 et 29 janv. 1759). — André *Marquetti* (Fontaine des Méduses au *cours Bebunce*, 1726 : v. Parrocel, *Art dans le Midi*, p. 138). — Pierre *Montedoni* : arch. B.-d.-Rh., et. Maria, acte du 9 juillet 1760 contenant billet à ordre du 27 mars 1752 et Verdillon, n° 526, not. Rancurel et procuration du 17 février 1760, passée à Philippe Fossati, de présent à Toulouse du même (Autel de *Puget-sur-Argens*, 1782 : Honoré, op. c., p. 98). — *Ressi* de Milan : texte de 1755, d'après notes ms. d'H. Chobaut. — Pierre *Vaise* du diocèse de Rouen : textes de 1735 à 1740,, ibidem.

(1) Arch. B.-d.-Rh., et Verdillon, n° 517, et Rancurel. Assignation du 11 mai 1751, avec le voiturier Petit, devant le lieutenant général de Sisteron.

) 2) Ib., n° 521, Procuration de Fossati à Ferdinand Bussi du 7 août 1755.

(3) Arch. comm. DD. 59, liasse 4.

monuments les plus représentatifs du mobilier religieux de l'époque rocaille (1).

Puis en 1750 c'était au tour des chanoines de la cathédrale de Coutances à traiter, pour un grandisse maître-autel, avec un marseillais Antoine Duparc, qui tenait alors sans contexte le premier rang parmi les sculpteurs de province (2).

La voie du Languedoc était donc ouverte aux Fossati. De fait en 1760 on voit Pierre Montedoni (3), marchand marbrier de Marseille envoyer à Toulouse un certain Philippe Fossati pour obtenir paiement de pièces de marbre livrées au sculpteur toulousain Marc Arsis, un homonyme de l'artiste réputé du même nom qui avait donné les dessins du maître-autel de l'église St-Sernin (1718-1721) et était mort en 1739.

Nos marbriers marseillais, comme nous l'avons vu, ayant plus ou moins le monopole de l'importation des marbres blancs de Carrare en France, ces fournitures de pièces de marbre à Toulouse n'ont pas lieu de nous étonner. En revanche les Fossati dépendaient des carrières des Pyrénées et du Haut-Languedoc pour les griottes, les incarnats, les rouges, tous marbres indispensables à la composition de ces mosaïques de couleurs vives qui, sous l'empire de la mode, faisaient alors fureur et que réclamaient de plus en plus les bâtisseurs d'autels à la romaine.

Ainsi Dominique Fossati avait-il été amené à prendre à ferme du marquis de Hautpoul une carrière de marbre située à Caunes, canton de Peyriac, arrondissement de Carcassonne ; et ce bail, dont on ne connaît pas le point de départ, fut renouvelé le 7 mai 1770 pour 3 ans (4). Les carrières de Caunes

---

(1) Chobaut, *Œuvres d'art Avignonnaises du Sud-Ouest au XVIIIe siècle* dans *Mém. Acad. Vaucluse*, 3e s., t. I, 1936, p. 70 à 82. Prix-fait du 6 octobre 1744 pour 25.000 livres, travail livré en 1751, suivi d'un procès réglé seulement en 1759. — Un autre avignonnais, Antoine Mazetti, fit en 1768 un autel pour l'Abbé Planter, curé du diocèse de Dax et en 1776 la chaire de la cathédrale d'Albi : v. Lami, *Dictionnaire des sculpteurs XVIIIe siècle*, II, 125 d'après Arch. nat. Oi. 1911, 116 et 117. — Joseph-André Mazzetti, sculpteur résidant à Paris, est témoin au mariage de Houdon le 7 juillet 1786 : Jal, *Dictionnaire critique*, 1872, p. 689.

(2) J. Billioud, *Un sculpteur marseillais, A. Duparc* dans *Bull. off. du Vieux-Marseille*, 1935, p. 187.

(3) Ci-dessus, p. 47 aux notes

(4) Procuration par Dom. Fossati au sieur Ferrety résidant à Caunes : Arch. B.-d.-Rh., et Perraud, n° 268. — Le marquis de Hautpoul est Joseph (1734); puis la famille a donné : a) le général Jean-Joseph-Ange (1754-1807) tué à Eylau ; b) la comtesse Charles, femme-auteur (1760-1837) ; c) Marie-Constant (1780-1854), gouverneur du duc de Bordeaux ; d) Alphonse-Henri (1789-1865), général, député, ministre en 1849, gouverneur général de l'Algérie.

avaient été exploitées dès le XVIIe siècle notamment pour le palais de Versailles dont les revêtements furent un vrai gouffre de marbres.

Peu auparavant Dominique Fossati, dont le renom s'étendait au loin, avait pris commande d'un maître-autel et de deux autels collatéraux pour la cathédrale de Vannes, où un chapitre novateur voulait mettre à bas le vieux sanctuaire roman (16 avril 1768). Le maître-autel, encore aujourd'hui le plus bel ornement de la cathédrale, avec ses deux anges adorateurs, ne fut posé au carré du transept qu'après l'achèvement des voûtes (1776), et, vu son prix de revient (7.422 lb), cette œuvre importante équivaut à peu près au double de celle des autels installés par les Fossati en Provence.

Dominique avait eu pour cette œuvre la collaboration de son neveu Christophe (le 3e de la dynastie), né en 1729 et dont on commençait à parler à Marseille depuis qu'il avait enlevé à l'Ecole des Beaux-Arts la 1er médaille au concours de 1763 (1). Et c'est même du ciseau de Christophe seul que sont les deux statues de St Pierre et de St Paul, du prix de 2.200 lb, ornant les 2 autels collatéraux installés en même temps que le maître-autel, (2). S'étant fait apprécier des chanoines, Christophe, par lettre du 25 novembre 1775, recevait commande d'une véritable œuvre statuaire. Il s'agissait d'ériger un mausolée sur la tombe de Mgr de Bertin, leur évêque, frère de l'ancien contrôleur général des Finances et qui venait de mourir le 23 septembre 1774. Le sujet imposé se rattachait à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dont le prélat avait été en son temps un des initiateurs : c'est par ses soins que l'office du Sacré-Cœur figurait au propre de Vannes, bien avant que le clergé de France n'en eut adopté la fête pour tous les diocèses du royaume. Et n'avait-il pas en 1762 dédié au Sacré-Cœur une chapelle ornée d'un tableau ayant trait à la vie allégorique des Saints Cœurs de Jésus et de Marie ?

Aussi les chanoines avaient-ils commandé à Christophe un prélat couché, mîtré, la tête appuyée sur son coude, te-

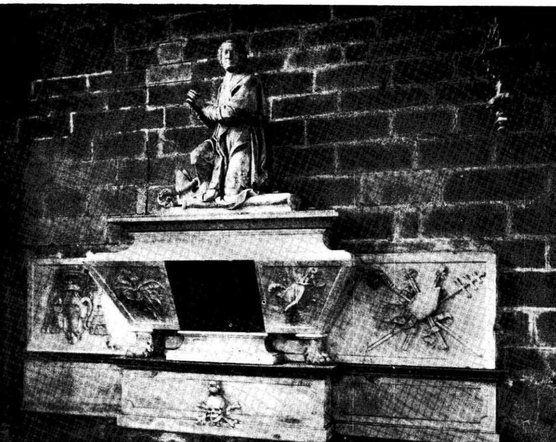
(1) Parrocel, *Hist. de l'Acad. de peinture*, t. II, p. 249.
(2) Blarez (abbé), *La cathédrale de Vannes*, p. 17, 18, 20, 29. — Le Mené (chanoine), article paru dans *Bull. soc. polymathique du Morbihan*, année 1881, p. 81, 100, 112. — Raut (Etienne) et Lallement (Léon), *Le mausolée de Mgr de Bertin...*, Ib., 1935, p. 61 à 69.

nant un cœur à la main et les yeux tournés vers le tableau ; ce faux gisant devait être encadré de 2 statues, à gauche la Foi, à droite l'Espérance. Un tel programme ne pouvait plaire à Christophe qui tergiversa et discuta 4 mois : il proposa donc de mettre l'évêque à genoux, le regard dirigé vers le tableau; on supprimerait la mître en tête qui ne convient pas à l'attitude de la prière et le cœur à la main dont le sens échapperait aux fidèles: « J'entends faire du beau et non pas du médiocre, surtout la statue qu'il faut étudier d'après nature, ainsi que les vêtements, il faut faire des modèles en petit et grand avant de travailler le marbre ». Le chapitre se laissa convaincre et, par l'entremise du chanoine de La Pommeraye, passa prix-fait avec l'artiste le 14 août 1776. Le tombeau fut de blanc veiné, avec une corniche en bardille bleu, l'épitaphe de marbre noir, et la statue en marbre blanc fut taillée d'après un buste en plâtre, envoyé par le ministre Bertin de Paris à Marseille, où il arriva d'ailleurs brisé en plusieurs morceaux (17 juillet 1777). La statue terminée, l'artiste devait l'embarquer à ses frais, mais aux risques des chanoines. Parmi les bateaux en partance pour la Bretagne, il s'en présenta un chargé de barriques d'huile ; mais, la statue devant être chargée à fond de cale en raison de son poids, elle aurait pu être endommagée par la coulage des fûts. Finalement, après une longue attente, Mgr de Bertin à genoux fut confié à un bateau inoffensif chargé de savon et il parvint ainsi à Nantes d'où il fut dirigé sur les quais de Vannes.

***

De son côté, à Marseille, Dominique Fossati restait en activité : le 4 mai 1778 il passait marché avec la Ville (1) pour une fontaine de marbre blanc destinée à la place nouvelle de Latour (auj. de la Bourse); elle devait être exécutée en Italie, au prix de 12.000 livres. Transportée en 1823 aux allées des Capucines, cette fontaine y cessa de plaire en 1863 et fut alors installée à son emplacement actuel, la jolie place dite des Fainéants (auj. des Capucines). Ce petit monument de style Louis XVI, sur toutes les faces duquel règne le pan

(1) Arch, comm. BB. 240 : « Ledit Fossati s'oblige de faire exécuter en Italie par tels ouvriers qu'il commettra la fontaine et bassin ... » Faut-il interprêter : faire dégrossir en Italie ?



Une œuvre provençale à la Cathédrale de Vannes. Mausolée de Mgr de Bertin par Christophe Fossati.

coupé, s'adapte d'ailleurs parfaitement, à la disposition semi-rayonnante de la placette, oasis de paix recoupant le vacarme de grandes voies bruyantes dévalant de la gare. Et la composition est telle que de certains points choisis, l'œil peut embrasser à la fois trois des quatre faces du gracieux monument.

A la base se dresse un rocher à quatre pans, aux angles amortis par des dauphins renversés en forme de console. Sur les deux faces principales (levant et couchant) deux couples d'enfants à cheval sur une tortue de mer dirigent le jet d'eau qu'elle crache vers une coquille d'où l'écume retombe dans la grande vasque inférieure. Il y a de la grâce dans le geste des deux bambins qui se retiennent l'un l'autre avec une expression de hardiesse mêlée d'effroi. Le roc est couronné de 4 lionnes couchées soutenant une pyramide, dont aujourd'hui la pointe est nue, mais qui supportait à l'origine un globe sommé d'un aigle : telle du moins apparaît-elle sur la bordure imagée du plan Pierron, gravé en 1785, et il n'y a pas d'autre témoignage de l'existence de cet oiseau royal. Avait-on en fin de compte renoncé à cet ornement, ou bien fut-il endommagé à la Révolution ? toujours est-il qu'en 1805 on commanda, pour la pyramide, au bon sculpteur Chardigny, le double de l'aigle primitif, mais celui-là impérial. Laissé en panne par l'artiste, puis repris et terminé par Chinard, vers la fin de 1809 (1), l'oiseau de Napoléon dura peu, ayant été abattu par la foule, à la Restauration de 1814.

Pour en revenir à Fossati, le Conseil avait été si satisfait de la fontaine qu'il décida d'offrir à l'artiste une pièce de faïence de 25 à 30 livres aux armes de la Ville. Par contre, au dire du contemporain Achard, les connaisseurs trouvaient la pyramide trop basse, l'aigle mal placé et mille autres défauts (2).

***

La dernière œuvre des Fossati, la plus célèbre et celle-là de Christophe, n'est qu'une attribution : il s'agit du mausolée

(1) Délib. du 17 juillet 1809 confiant à Chinard le soin d'achever et poser l'aigle. — Voir à la Galerie de la faïence, au musée Cantini, une réduction en faïence de la fontaine.

(2) Fabre, *Rues de Marseille*, III, p. 167à 69. — Achard, *Tableau historique*, 1789, p. 247 et 308.

du dernier des Valbelle (Joseph-Alphonse), mort le 18 novembre 1778 et enterré à la Chartreuse de Montrieu. Le monument a été démonté et dispersé à la Révolution ; mais on en connaît la composition par un dessin conservé à Aix, au musée Arbaud (1). On y voit sur une pyramide le buste du comte encadré de 4 pleureuses, dont 2 assises à ses côtés et 2 debout aux angles du mausolée, et le buste est surmonté d'une urne que soutiennent 2 génies en larmes, l'un tenant une couronne et l'autre une palme. Recueilli au musée de Draguignan, le buste est une œuvre certaine du grand Houdon, puisqu'il a été identifié en toute certitude avec le plâtre original signé, avec la date 1779, et conservé au musée de Versailles (2). L'œuvre souffre de n'avoir pas été conçue d'après le modèle vivant; mais, si elle est froide par rapport aux grands chefs-d'œuvre du maître, un modelé simple et délicat y témoigne de son ciseau. Le dessin porte en haut de la main de la marquise de Valbelle, mère du défunt, *Je fournirai les deux statues uniquement de cinq pieds et demi*, sans qu'on puisse savoir desquelles il s'agit. Déduire de ces mots que deux des statues avaient été également demandées à Houdon, c'est une supposition gratuite de Teissier et qui ne doit pas être retenue.

D'après le procès-verbal d'inventaire établi par les officiers municipaux de Méounes le 27 décembre 1790, chacune des 4 statues (3) portait à ses pieds son nom inscrit sur un cartouche : 1°) *la Provence*, debout, s'appuyant sur un écusson, aujourd'hui au musée de Toulon ; 2°) *Sainte Monique*, debout, servant de fontaine à Fréjus ; 3°) *la Force*, assise, aujourd'hui au Palais de Justice de Draguignan ; 4°) *l'Espérance*, assise, affectée à la grotte de la Sainte-Baume. A la suite de ces destinations données en 1822 par un arrêté du préfet du Var, les attributs de 3 statues furent modifiés par le sculpteur Pesetti (4), en sorte que Ste Monique devint une *Vérité*, la Force une *Justice* et l'Espérance anéantie une *Madeleine*. Cette dernière est à l'origine de la fameuse légende

(1) Reprod. par Teissier, *Le mausolée du comte de Valbelle*, dans *l'Art*, 21e année, 1901, p. 25 à 33.
(2) Brière, *Chronique des arts*, 1903, p. 260.
(3) Arch. dép. du Var, H. (Montrieu.)
(4) Mireur, *Rues de Draguignan*, t. VII, 1928, p. 244. — S. Sébastien Pesetti né à Fabiano vers 1780, mort professeur de dessin à Aix en 1860.

lancée par un facétieux journaliste dans le *Mercure marseillais* du 22 juillet 1822, à propos des fêtes de restauration du pèlerinage de la Sainte Baume. D'après lui le mausolée serait la réalisation d'un tableau vivant imaginé par Valbelle lui-même et dont voici le thème : au cours d'une fête donnée au château de Tourves, Valbelle se serait rendu avec ses invités à la chapelle et là étendu sur un cercueil, il aurait fait poser autour de lui quatre actrices, dont le Guimard et le Clairon, cette dernière la maîtresse qu'il allait bientôt quitter avec éclat.

Quoi qu'il en soit, il reste à identifier les auteurs des 4 statues dont le mérite artistique est d'ailleurs médiocre par rapport au buste du ciseau de Houdon. Il y a un texte en faveur de Christophe Fossati, soit un extrait des comptes de la chartreuse de Montrieu, portant sur la période 1er avril 1783 à 1er avril 1785. Mais cette mention de paiement, loin de concerner le prix fait des statues du mausolée, ne s'applique qu'à une indemnité de 810 livres allouée par les Chartreux à Fossati, « tant en considération de ce qu'il a été perdant aux ouvrages du mausolée, que pour les peines qu'il a prises pour les finir..., pour la réparation des anciens marbres, enfin pour autres ouvrages qu'il a faits pour assortir tout l'ensemble du sanctuaire ».

D'ailleurs deux des statues devant être fournies par Madame de Valbelle, on conçoit que, pour celles-ci du moins, il ne reste aucune trace du sculpteur dans les archives du couvent. A ce sujet certains érudits ont donc produit un autre texte, tendant à attribuer les 2 statues debout au sculpteur Chastel d'Aix. Il s'agit en l'espèce d'une lettre de Sigaud, architecte de la province, adressée le 1er mars 1783 aux consuls de Toulon, leur disant en tout et pour tout « que le sculpteur Chastel devait passer par Toulon pour se rendre au couvent de Montrien. » (1) Or, à part la coïncidence de date, il y a loin de cette mention si vague à l'existence d'une commande passée par les Chartreux à Chastel. Concluons donc que vers mars 1783 s'élevait à Montrieu le mausolée du dernier de Valbelle : Chastel a été consulté et Christophe Fossati

(1) Dubois (M). La chartreuse de Montrieu, dans *Revue Mabillon*, 25e ann., 1935, p. 141 à 143 et *Arch. hist. et archéol. du diocèse de Fréjus*, 4e ann., 1935, p. 65 à 70.

à travaillé à la finition ; il faut renoncer à mettre un nom d'auteur sur chacune des 4 statues.

***

A l'époque justement de ses travaux à Montrieu, Christophe Fossati, bien qu'il n'eut que 53 ans, songeait à faire son testament qui est daté du 28 décembre 1784 et passé au premier étage d'une maison donnant sur le Grand chemin d'Aix (1). Mourut-il peu après ? pas à Marseille en tout cas, puisque son acte de décès n'a pas été retrouvé ; ce qu'il y a de sûr, c'est que désormais l'on n'entend plus parler de lui. Son oncle, le vieux Dominique, lui survécut et ne s'éteignit que le 6 avril 1792, à 82 ans, dans une maison sise à la rue Paradis qu'il avait acquise des Carmes déchaux. A l'actif de la succession l'inventaire (2) signale un magasin sur le canal de la Douane et un autre près de la machine à mâter les vaisseaux.

Outre une fille, Anne-Marie, épouse Gilly, remariée à Pierre Aubin, Dominique laissait un fils, Jean-Baptiste, qualifié de marchand marbrier, né le 12 octobre 1747 à Marseille (St-Férreol), et domicilié 26 rue St-Férréol. Puis en 1797, Jean-Baptiste se qualifiait d'agent consulaire de France à Massa di Carrera (Italie), fonction qui devait lui faciliter ses achats de marbre. Le fait est qu'en 1804 le préfet Delacroix, qui passait des marchés pour l'exécution de ses grands projets de décoration des places de Marseille, ne manqua pas de s'adresser pour les marbres à la maison Fossati. Cependant le mariage de Jean-Baptiste avec Marianne Pancaldy, une jeune romaine de 20 ans, sa cadette, n'avait pas été heureux et le 19 août 1799 les époux divorçaient. Deux ans avant ils avaient eu un fils, Gaspard-Edouard, né à Marseille le 26 mars 1797. Celui-ci à son tour épousait à Marseille le 21 août 1823 Marie-Thérèse-Françoise Petit et il se qualifiait alors de garde de corps du roi, compagnie de Noailles. C'est encore à Marseille que le 11 juin 1824 on enregistrait la naissance de leur fils, Claude-Barthélemy-Edouard, sans doute le dernier

---

(1) Arch. B.-d.-Rh., et. Jan, f° 2024.
(2) Ib., et. Marie Perraud, n° 1297, inventaire du 13 juin 1792, fol. 1256.

rejeton de la lignée des sculpteurs ; tout au moins c'est avec lui qu'on en perd la trace, les autres Fossati de Marseille ne semblant pas appartenir à la même branche.

***

Dans l'école de la sculpture provinciale française du XVIIIe siècle les Fossati ne tiennent peut-être pas une place éminente et ils se classent nettement au-dessous d'un Antoine Duparc, d'un Verdiguier ou d'un Chastel. Mais leur dynastie de sculpteurs marbriers incarne, mieux que toute autre, la prééminence qu'eut alors la place de Marseille dans l'importation des marbres de Carrare et dans leur distribution à travers le Sud-Est tout entier et une partie de l'Ouest de la France. Ainsi les Fossati ont-ils activement participé à ce rayonnement de l'art provençal si particulièrement marqué dans la sculpture religieuse de cette époque.

Joseph BILLIOUD.

Appendice. — *Un Fossati spécialiste du stuck.*

Faute d'avoir pu mettre la main sur les archives familiales des Fossati, notre étude ci-dessus, basée uniquement sur des documents d'état-civil ou des minutes notariées, reste fragmentaire et elle laisse dans l'ombre bien des œuvres dues à divers membres de cette dynastie d'artistes. C'est ainsi que nous n'avons pu rattacher à la branche étudiée un certain Fossati, auquel le *Journal de Provence* du 7 août 1787 (*Mélanges*, p. 88) a consacré une notice, en tant que « peintre et sculpteur, demeurant depuis un an dans cette ville... Le sieur Fossati, élève de Loriot, ajoute-t-il, fait aussi et emploie son ciment avec succès pour les terrasses, les citernes, les conduites d'eaux. Il fait également, pour la décoration des maisons et des jardins, des statues, des urnes..., et il les rend aussi solides que la pierre. Il décore les salons en stuck, il garnit les panneaux de bas-reliefs, il rend les fonds aussi luisants que le vrai marbre. Il fait aussi des *rétables d'églises en stuck*. Les statues et ornements et autres ouvrages du sieur Fossati acquièrent en vieillissant toujours plus de solidité, ne coûtent pas davantage que les mêmes ouvrages en terre cuite et n'ont besoin d'aucune couche de couleur à l'huile. Le sieur Fossati est logé à présent aux allées de Meilhan, près le couvent des Lyonnaises et, à la St-Michel prochaine, dans la rue des Pères réformés, aux allées de Meilhan... »

Nota. — Je dois la communication de cette notice à M. Pierre Ripert et tiens à lui en exprimer ici ma très vive reconnaissance.